



LE MUSÉUM D'ARTILLERIE.



Ce muséum, puisqu'un tel nom lui a été donné, est le conservatoire des armures et des types d'armes dont les guerriers, et surtout les armées françaises, font ou ont fait usage.

Brantôme raconte que le maréchal Strozzi avait formé à Rome, vers 1540, un précieux cabinet d'armes; cette collection fut apportée à Lyon et gaspillée par son fils.

A l'instar des ducs de Bouillon, créateurs de

la salle d'armes de Sedan, le prince de Condé en forma une à Chantilly; il y rassembla d'anciens harnais de chevalerie et de gens d'armes, et des armes de main de divers pays.

Dans le quatorzième siècle, l'Hôtel-de-Ville de Paris renfermait un magasin de mails d'armes; dans les derniers siècles, la Bastille de Paris et l'Arsenal de la porte Saint-Antoine contenaient un dépôt des objets qui constituaient le matériel de guerre de l'époque.

Louis XIV rassembla dans la galerie du Louvre, où se voient maintenant les tableaux des anciens artistes, quelques modèles de vieilles machines de guerre, qui, faute de soins, ont péri; c'est du moins ce que rapporte Audouin dans son Histoire de l'administration; elles y étaient ignorées du public et amoncelées au milieu des modèles en relief de nos forteresses, modèles que Terray fit transporter aux Invalides.

Pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI, des armes curieuses furent réunies au garde-meuble de la couronne; elles étaient en grande partie modernes et asiatiques.

Les antiques de Sedan et de Chantilly, tombés dans le domaine public par le fait de la révolution, et transportés à Paris par les soins du corps de l'artillerie, y ont été les premiers

éléments d'un établissement analogue; il s'ouvrit sous le consulat et s'accrut d'une série de modèles et d'échantillons d'armes modernes, sous la dénomination de Muséum d'artillerie; le titre était singulier; car il y a peu de rapports entre les neuf Sœurs et l'armurerie, entre Apollon et des chevaux bardés.

MM. Dubois et Marchais avaient entrepris un Recueil figuratif des pièces antiques du muséum d'artillerie; l'exécution en était soignée et correcte; le peu de débit a fait avorter l'entreprise. On ne peut trop s'étonner, et l'on doit regretter que le gouvernement impérial n'ait pas encouragé cet essai et soutenu ces artistes; mais faute d'un texte raisonné et de renvois réciproques des planches au texte, ce travail n'eût été intéressant que pour les peintres et non pour les historiens, les archéologues, les militaires.

Cette concordance d'un texte eût été, au reste, difficile à établir, car l'archéologie des armures est la branche la moins avancée de la littérature des armes; nous sommes, à cet égard, dans l'enfance.

L'illustre artilleur qui avait ceint la couronne impériale, n'a jamais visité le cabinet d'armes, fondé, comme à son insu, dans l'arsenal de la capitale? Depuis la restauration, il n'était pas af-

fecté de fonds aux accroissements de cette collection si peu complète jusqu'ici.

Au commencement de 1830, un large encan de curieuses armures, qui provenaient des cabinets de MM. Percy et Durand, a eu lieu rue de Cléry à Paris, sans que le gouvernement y ait rien acquis de ce qui lui manquait; ces raretés furent disséminées ou exportées.

En 1832, quelques acquisitions d'objets qui faisaient faute au cabinet d'armes, surtout comme armes d'hast et armes pneumatiques, ont été acquises au compte de l'État; rendons-en grâce au ministre de la guerre; mais il est loin encore d'avoir remplacé tout ce que les journées de juillet ont diverti de force, quoique beaucoup d'armes enlevées aient été restituées.

L'insouciance qui a régné jusqu'ici explique pourquoi notre nation est si pauvre en armes anciennes; nos écrivains, si peu éclairés; nos dessinateurs, si loin du vrai. Les arsenaux qui eussent dû nous conserver dans leur intégrité des objets d'une matière par elle-même si solide; les ingignours, comme jadis on appelait les maîtres des machines et de l'artillerie, qui eussent dû classer par époques, villes, nations et provinces, les bardes, harnais de fer et engins, ne nous ont transmis rien d'intact, rien d'étiqueté;

ils ne nous ont légué ni détails écrits, ni enregistrements ou images graphiques qui pussent être confrontés avec les types. Tout a concouru à ruiner les collections d'armes des différents âges; elles ne pouvaient survivre à la fureur des guerres civiles; aux pillages qui suivent les révoltes populaires; à la barbarie et à l'esprit de rapine des conquérants; à la destruction des châteaux tels que Sedan, Grand-Pré, Chantilly, etc.; à la violation des dépôts tels que la Bastille, l'École militaire, le Garde-meuble, l'Arsenal; et enfin aux spoliations récentes exercées par des armées alliées chez un de leurs alliés: nos propres discordes ont renouvelé, en 1830, d'aussi déplorables dommages. En tout pays où le conservatoire national des armes ne sera pas dans une forteresse, chaque siècle aura ou courra risque d'avoir ses maillotins.

Chez nos ancêtres, les objets de ce genre d'archéologie ont été rassemblés sans choix, et entassés sans méthode; les pièces étaient sans explications justes; les divers cabinets, sans catalogue raisonné. Aucun seigneur, aucun gouvernement ne s'étaient appliqués à rendre utiles ces fondations sous le rapport scientifique, chronologique et monumental.

Nos armes curieuses, enfouies et oubliées dans des arsenaux éloignés, étaient confiées à la garde

de concierges ineptes ou à de vieux caporaux d'artillerie. Jusqu'à l'époque de la révolution, l'ignorance laissait dépérir, déplaçait, dénaturait les pièces qui n'avaient pas été altérées, tronquées ou détournées par le caprice et la mauvaise foi. Le hasard seul avait associé des morceaux d'armure qui appartenaient à des époques, à des milices, à des pays différents. La charlatanerie des gardiens répétait, consacrait des anachronismes grossiers; et, dans tous les établissements, on étiquetait, sous d'imposants souvenirs, des harnais jadis portés par des hommes d'armes obscurs; ainsi l'on retrouvait partout les noms de Roland, de Jeanne d'Arc, de la Palice, de Godefroi-de-Bouillon, etc., quoique les armures qu'on attribuait à ces personnages ne fussent ni de leur temps, ni de leur taille, ni quelquefois de leur sexe.

On ne mettait pas plus de soin à classer les modèles des grands engins de guerre du moyen-âge, ni les armes de jet ou de main; on voyait confondues les hallebardes d'antichambre, de guerre, ou de suisses d'église; on ne faisait pas de différence entre les arbalètes de troupes ou de luxe, ni entre celles des hommes de pied ou de cheval.

Qu'on ne s'étonne donc pas si l'histoire des armures est si mal éclaircie, si la branche d'art

qui s'y rattache n'a pour flambeaux que les Daniel et les Montfaucon, si toute l'érudition française se borne à un seul traité vraiment classique, *la Panoplie* de Carré, et à quelques recueils périodiques; mais la science est à la veille de s'enrichir d'une publication anglaise, celle dont s'occupe M. le docteur Meyrick.

Ainsi s'expliquent et s'excusent les incertitudes où nous demeurons, quand il s'agit d'approprier des dénominations de détails et d'expliquer en quoi consistaient les parties des habillements de fer et des armes défensives et offensives de nos pères. Cette lacune de la science résulte d'une longue incurie de nos ministres de la guerre; elle a causé la stérilité de nos écrivains; elle a produit les bévues ou encouragé les caprices de nos artistes. Un tableau d'un maître habile, un paysage de Michalon, que tout Paris a admiré, il y a quelques années, au salon, et qui représentait la mort de Roland, nous montrait ce guerrier sous une armure de chevalier du XIV^e siècle. Un tableau de Carle Vernet retraçait, sous les murs de Vienne, la gendarmerie de Sobieski, ayant ses cuirasses garnies d'ailes d'archanges, *ce qui valut aux Polonais la victoire sur les Turcs.*

Depuis long-temps Vienne, Berlin, Londres, quoique leurs institutions en ce genre laissassent

beaucoup à désirer, l'emportaient sur nous ; dans cette dernière ville , la salle gothique de Gwinhap et la collection du docteur Meyrick offraient aux regards des curieux des objets d'un haut intérêt. L'arsenal de la Tour renfermait l'ensemble le plus historique.

A la fin du dernier siècle , Berne et d'autres villes de Suisse possédaient des collections mieux fournies que la France n'en avait eu jusque-là.

Il se voit à Madrid , dans le palais du roi , une *armeria* riche surtout en armes moresques.

Il existe à Moscou un beau cabinet d'armes ; il se nomme *Oroujeinaia palata* ; il en a été publié une description par M. Paul de Svignigne , conseiller d'état , Pétersbourg , 1826.

Une collection , la plus précieuse de celles qui appartiennent à des particuliers , orne le château de M. le duc de Reggio , à Jend'heur.

Quelques armes curieuses se voient à Paris chez des amateurs , tels que MM. Daru , Dusommerard , Odier , Panckoucke.

Mais partout il a manqué jusqu'ici des classifications intelligentes , des catalogues raisonnés , ou du moins on n'a commencé à s'en occuper que depuis quelques années ; encore , ceux qui ont été mis au jour manquent-ils de bases larges et européennes.

Il y aurait beaucoup à faire en tout pays pour

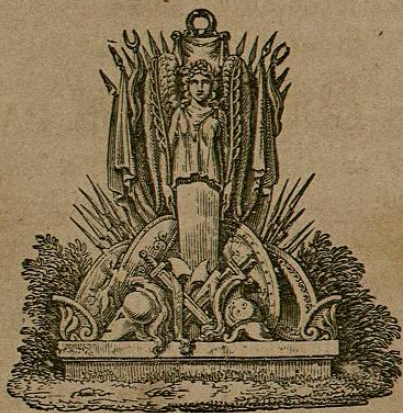
amener à mieux la science ; en nous bornant à ce qui concerne notre patrie , nous rappellerons que des amateurs éclairés ont formé , il y a longtemps déjà , le vœu que les armures éparses dans divers établissements , tels que la Bibliothèque du Roi , le Dépôt de la Guerre , le Muséum Égyptien , fussent réunies dans un local du palais des Beaux-Arts , et qu'on y joignît comme dans un sanctuaire d'études archéologiques , celles du Muséum d'Artillerie : les laisser dans le département de la guerre est peu plausible ; près des modèles d'armes à feu , les cuirasses des bas siècles sont loin de leur vraie place , et , dans un établissement militaire , elles ne sont qu'entreposées ; la portée de cette assertion va se révéler au lecteur.

Que des amateurs qui visiteraient notre conservatoire d'armes se gardent d'une curiosité trop questionneuse ? Peut-être le catalogue leur promet-il des pièces dont la place reste vide ; s'ils en témoignaient leur étonnement , il leur serait pénible d'apprendre qu'à l'occasion de fêtes de cour ou de banquets ministériels , quelque directeur de décors , quelque officier de bouche est venu puiser au muséum , comme en un grenier de théâtre ou comme dans un magasin de brocanteur ; que des porte-faix ont mis leurs mains sur les précieux restes du moyen-âge , et

qu'on ne les reverra, quand ils reviendront, qu'après les réparations que leurs déplacements exigeront.

C'est ce qui nous est arrivé un jour où nous demandions ce qu'étaient devenus la curieuse armure au masque à face humaine, et le précieux et singulier bouclier du célèbre Lanoue Bras-de-Fer.

Le Général BARDIN.



LES COCHERS DE PARIS.



« Gare! gare!
« Porte, s'il vous plaît.

Il est loin de nous ce temps où Henri IV écrivait à Sully : « Mon cousin, je ne pourrai aller
« vous trouver ce soir à l'Arsenal, attendu que
« ma femme m'a pris ma coche. »

Sous Henri III, le président Achille de Harlay se rendait à cheval de son hôtel au Palais-de-Justice. Le vieux président Brisson y allait monté